

Cahiers
Saint-John
Perse

10

nrf

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1991.*

Extrait de la publication

Cahiers Saint-John Perse

Direction :

Jean-Louis Lalanne

Comité de rédaction :

Stefano Agosti Édouard Glissant
Joëlle Gardes-Tamine Catherine Mayaux
Pierre Oster-Soussouev Antoine Raybaud

*Les manuscrits peuvent être adressés
aux Cahiers Saint-John Perse,
Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e.*

On ignore de quand date exactement la première rencontre d'Alexis Leger et de Jean Paulhan, mais il est certain qu'elle dut avoir lieu très tôt, et au plus tard lors du retour de Chine d'Alexis Leger. Tout devait rapprocher les deux hommes, les conceptions littéraires tout comme les amis communs. Il s'agissait d'abord du milieu de la *N.R.F.*, dont Paulhan devint secrétaire en 1920, puis rédacteur en chef en 1925 à la mort de Jacques Rivière, et où Leger avait publié plusieurs poèmes depuis la parution en août 1909 d'*Images à Crusoe* sous le nom de Saintléger Léger. La seconde revue, tout à la fois rivale et émule de la première, était *Commerce*, fondée en 1924 grâce au mécénat de Marguerite Caetani, princesse de Bassiano. A. Leger n'y avait aucun titre officiel, puisque les directeurs en étaient Fargue, Larbaud et Valéry, mais y était très influent. Paulhan de son côté l'approvisionna en textes parmi ceux qui lui étaient soumis pour la *N.R.F.* Quant aux amis communs, c'étaient précisément les écrivains qui gravitaient dans ce milieu littéraire et fréquentaient à Versailles la Villa Romaine de la princesse. Au premier rang, Valery Larbaud, que l'on trouvera évoqué avec émotion plusieurs fois dans cette correspondance. Mais plus que tout, sans doute, les réunissaient au-delà de ces faits et anecdotes de la vie littéraire, des exigences éthiques, envers

les autres et envers eux-mêmes, tout au moins pour tout ce qui concerne la littérature, leur grande affaire.

La correspondance avant la guerre est peu nourrie, ce qui n'est pas pour étonner, puisque les deux hommes sont également parisiens, et qu'Alexis Leger, après la publication d'*Anabase* et d'*Amitié du Prince*, se consacra entièrement à ses fonctions au Quai d'Orsay. Des souvenirs évoqués dans la correspondance d'après-guerre suggèrent des liens. L'amitié va se développer à partir de l'exil d'Alexis Leger en 1940 et grandir jusqu'à l'affection, jusqu'à ce que, dans une des dernières lettres que nous possédions, le poète donne enfin à Jean Paulhan un prénom, non pas Jean, mais Paul, baptême qui est le signe d'une véritable intimité. Il semble qu'une brouille soit intervenue en 1962-1963, à la suite d'une affaire de jalousie personnelle (la jalousie de Jean Paulhan n'est un secret pour personne, Roger Judrin y fait allusion dans sa contribution, « Feuilles mortes », à l'hommage que la *N.R.F.* lui rendit en mai 1969) sur laquelle se greffa une querelle très littéraire à propos de certaines interprétations de Jean Paulhan dans les « *Énigmes de Perse* ». Alexis Leger exigea même que Jean Paulhan lui rendît ses lettres, ce qui fut fait, mais heureusement de façon incomplète, car la correspondance de Jean Paulhan était mal classée. Marceline Henry, la dame de Port-Cros, joua les bons offices et il semble que leurs relations soient redevenues amicales.

De 1940 à 1957, les deux hommes ne se rencontrèrent pas mais la séparation renforça leurs liens. Il est vrai que pour Alexis Leger, qui se décrivait lui-même dans une lettre à MacLeish comme « un animal essentiellement français », les correspondances étaient un des rares moyens de rester en relation avec la France. Que ce soit dans les lettres à Caillois, ou à Jean Paulhan, est dite explicitement la peur de « perdre le contact ».

Ce contact, c'est d'abord tout simplement un contact humain. Lorsque la correspondance se fait plus dense, les deux hommes ont déjà passé la cinquantaine. Les épreuves

de la vie se multiplieront pour l'un comme pour l'autre. La plus grande pour Alexis Leger fut celle de la guerre et de son cortège de conséquences, pour Jean Paulhan, la maladie de sa femme Germaine. L'on trouvera plus d'un écho pudique de ces difficultés dans les lettres. Il n'est guère de lettre, qui, à côté de tout ce qui touche au travail littéraire de l'un et de l'autre, n'évoque discrètement quelque problème de la vie privée, ennuis de santé de Germaine Paulhan, puis de Jean Paulhan lui-même, difficultés financières de Leger, liées en particulier aux Vigneaux, avant l'obtention du prix Nobel. Jean Paulhan, qui en connaissait d'aussi graves, ne s'en plaint jamais. A partir de 1957 et du retour d'Alexis Leger en France, pour quelques mois par an, aux Vigneaux, les deux hommes ne manquèrent jamais, chaque fois qu'ils n'en étaient pas empêchés par de sérieuses raisons de santé ou des contraintes professionnelles, de se rencontrer, à Paris ou en Provence, où les discussions littéraires s'accompagnaient de parties de pétanque. Les lettres se font l'écho de ces rencontres. Et, ne serait-ce que parce qu'elle nous rend plus proches les deux hommes, cette correspondance méritait d'être publiée.

Mais évidemment, s'agissant de ces deux écrivains, c'est avant tout une correspondance littéraire. Car la vraie vie est la vie littéraire. On ne peut pas ne pas être frappé par la rareté des allusions à la vie politique. La guerre de 1940-1945 est absente des quelques lettres de cette période, et les grands problèmes de l'après-guerre ou ceux de la guerre d'Algérie n'occupent jamais plus de quelques lignes. Si Paul Reynaud, responsable de l'éviction d'Alexis Leger, est durement attaqué en 1965 (lettre de Jean Paulhan du 17 novembre, et réponse d'A. Leger du 23 novembre) et 1966 (lettre de Paulhan de juin 1966), c'est à l'occasion de sa candidature à l'Académie française, et non directement pour sa politique. Seul le général de Gaulle est, évidemment après 1958, régulièrement mentionné, mais il est vrai, aussi souvent pour ses différends avec A. Leger que pour son action au gouver-

nement. « Il n'est d'histoire que de l'âme », dit *Exil*, et ce n'est pas cette correspondance qui pourrait s'inscrire en faux contre cette affirmation car, en définitive, les événements publics et privés y sont jugés à l'aune de leur retentissement sur la vie littéraire.

Cette vie littéraire a d'abord un aspect mondain : on trouvera évoqués dans la correspondance les prix obtenus par l'un (1951 : Prix de la Ville de Paris, obtenu par J. Paulhan) comme par l'autre (1960 : Grand Prix national des Lettres). Le Nobel est à peine évoqué, et tout ce que Saint-John Perse en retient, c'est qu'il lui permettra d'échapper à ses ennuis financiers!

L'élection à l'Académie de Paulhan, paradoxe parmi d'autres de cet homme qui les a tant cultivés, occupe plusieurs lettres de 1963 et 1964. Pour tous les deux, les honneurs publics sont un mal inévitable, qui « étend(ent) légitimement le champ de (l')autorité » (lettre d'A. Leger du 3 mars 1951) mais sur lesquels il ne convient pas de s'attarder. Seuls comptent les livres et l'activité d'écriture ou de création.

De fait, il n'y a pas solution de continuité entre la correspondance et la création et on trouve dans les lettres plus d'un écho ou plus d'une annonce de fragments publiés dans l'œuvre littéraire. C'est par exemple S.J.P. qui utilise l'expression « la maladie du silence » (lettre à J.P. du 5 février 1948), ou qualifie le silence de « cancer » (« mon silence est un cancer », lettre à Gide du 2 janvier 1948, « c'est un affreux silence que ce cancer », lettre à Claudel du 3 janvier 1948), qui reprend « le cancer du silence » d'*Exil*, III. C'est de même J.P. évoquant son vieil instituteur dans la lettre du 10 mai [1956], évocation qu'il reprendra dans son discours de réception à l'Académie française.

Bien sûr, l'essentiel de l'échange tourne autour de la littérature. Cette correspondance abonde ainsi en jugements sur tel ou tel de leurs contemporains, et permet de compléter ce que l'on savait des goûts, parfois différents, des deux hommes : Jean Paulhan est passionné de peinture, et plusieurs

de ses publications, dont certaines sont réunies aujourd'hui par Jean-Claude Zylberstein dans *La Peinture cubiste* (Denoël, 1990), y sont évoquées. Braque le Patron est une figure centrale. L'admiration que porte également Leger à Braque s'adresse plus à l'homme qu'à l'artiste, et le poète avoue ne pas être intéressé par la peinture, ce qui n'est pas sans étonner, quand on songe à ses dessins, à ses chroniques picturales de jeunesse parues dans *Pau-Gazette* et aux soins maniaques dont il entoure son écriture manuscrite et la typographie de son œuvre, révélant ainsi son goût profond de la mise en espace.

Ce sont surtout les écrivains qui sont évoqués : Cioran, que recommande J. Paulhan à A. Leger (celui-ci interviendra en 1959 auprès de la Fondation Bollingen pour lui faire obtenir une bourse); Groethuysen (ami de longue date de Paulhan, et à qui, même s'il ne le connaissait pas physiquement, Saint-John Perse était lié depuis sa traduction d'*Anabase*); Malraux, Cummings, Auden... et bien sûr les amis du début de la carrière, Jammes, Larbaud, Claudel, Valéry, Gide, Fargue et Rivière. La *N.R.F.* publiera ainsi plusieurs Hommages, à André Gide en novembre 1951, à Paul Claudel en septembre 1955 et à Valery Larbaud en septembre 1957. Saint-John Perse y participera en dépit des difficultés de transmission dues à l'éloignement et à ses pérégrinations sur mer. C'est lui qui ouvrira le numéro d'août 1963 par le début de « Léon-Paul Fargue, Poète », qui se terminera la même année dans celui de septembre.

Cette correspondance porte également témoignage, s'il en était besoin, de l'importance des revues dans la vie littéraire du temps et donne plus d'un renseignement sur leur histoire. Il s'agit d'abord de la *N.R.F.* dont le premier vrai numéro parut en février 1909 : Jean Paulhan, on l'a dit, en fut secrétaire, à partir de 1920, rédacteur en chef, à partir de 1925, puis directeur à partir de 1935. Pendant la guerre, il abandonna ce poste qu'occupa Drieu la Rochelle sous l'Occupation. Pour sa parution durant cette période, la revue fut

interdite après la guerre. Jean Paulhan fut alors à l'origine des *Cahiers de la Pléiade* en 1946, destinés à la remplacer, puis de la *Nouvelle N.R.F.*, dont il fut directeur, à partir de janvier 1953. La revue reprendra le nom de *N.R.F.* en 1959.

Alexis Leger, qui avait très tôt participé à la *N.R.F.*, confiera à Paulhan après la guerre *Amers*, publié en plusieurs fois, d'abord dans les *Cahiers de la Pléiade* (n° IV, printemps 1948, et n° X, été-automne 1950), puis dans la *N.R.F.* (n°s de janvier et de février 1953, n° de juillet 1956), puis *Oiseaux*, publié dans la *N.R.F.* de décembre 1962.

Une autre revue importante souvent évoquée dans cette correspondance est la revue *Fontaine*, dirigée par Max-Pol Fouchet. Fondée à Alger par ce dernier et Henri Hell, elle fut pendant la guerre l'expression de la résistance de l'esprit, en particulier grâce aux émissions de radio qu'elle assurait et qui étaient captées jusqu'en Angleterre. Elle connut 55 livraisons d'avril-mai 1939 à novembre 1947, fut d'abord éditée seulement à Alger, jusqu'aux n°s 37-40 en 1944, puis simultanément à Alger et à Paris, puis seulement à Paris, à partir du n° 46 de novembre 1945. Elle disparut en 1947 en raison de difficultés financières. Si elle fut si importante pendant ces quelques années, c'est qu'elle servait de lien avec et entre les écrivains en exil. Le n° 41 d'avril 1945, qui parut à Alger et à Paris, était différent dans les deux villes. Le numéro de Paris comportait une étude de Roger Caillois « L'art de Saint-John Perse », ainsi que la reprise de *Pluies*, déjà paru dans le n° 34.

La troisième revue souvent évoquée était publiée à Marseille. Les *Cahiers du Sud*, dont le directeur était Jean Ballard, publièrent courageusement *Exil* en mai 1942 dans le n° 246. Ils publièrent également *Chronique*, en octobre 1959, dans le n° 352. Et c'est sous leur égide que Saint-John Perse et Pierre Guerre, qui devait plus tard jouer un rôle déterminant dans la création de la Fondation Saint-John Perse, entamèrent leur correspondance. La première lettre que lui adresse Saint-John Perse en décembre 1951 témoigne de son intérêt pour

la revue : « Dites à Ballard que je porte comme un vivant remords la charge de mon silence. Je lui suis d'autant plus reconnaissant de me continuer le service des *Cahiers*. C'est la seule vraie revue française, pleinement articulée, que je reçoive et que je lise. Elle me garde un lien vivant avec votre milieu. »

Certes, Saint-John Perse en exil publia des poèmes dans d'autres revues, que l'on trouve évoquées dans les lettres à Paulhan : aux États-Unis, dans *Poetry*, *Hemisphere*, *Mesa*, ou en Argentine dans *Les Lettres françaises*. Mais les revues françaises de France constituaient pour le poète éloigné un lien puissant avec ses amis et ses pairs. Elles étaient en même temps la preuve de ce qu'il continuait à représenter pour un public avec lequel il ne pouvait entrer en contact que par ces relais. Elles permettaient tout à la fois de faire connaître une œuvre difficile, exigeante, et de prolonger les liens avec les amis d'autrefois. Paulhan apparaît comme l'intercesseur privilégié, et les lettres sont nombreuses qui le disent.

La fabrication de l'Hommage des *Cahiers de la Pléiade* et de l'*Honneur à Saint-John Perse* est évidemment la pierre centrale de cet édifice critique que le poète contrôla de loin en s'appuyant sur les éditions Gallimard et le vigilant Paulhan.

L'idée du volume revient presque en même temps aux *Cahiers du Sud* et à *Fontaine*. Le 10 avril 1945, J. Ballard avait en effet adressé une lettre à A. Leger, actuellement visible à la Fondation, pour lui exprimer son souhait de lui consacrer un numéro des *Cahiers du Sud*. Leger tarda à répondre à cette lettre. Il ne le fit que le 8 juin 1949, après avoir été relancé par Jean Ballard.

Entre-temps, il avait donné son accord à Max-Pol Fouchet pour un numéro du même type de *Fontaine* et les collaborateurs avaient été pressentis. La Fondation possède ainsi toute une série de lettres inédites du botaniste Louis-Marcel Raymond, qui avait déjà envoyé sa contribution à Fouchet et décrit les aléas de la publication. Mais les difficultés financières que connaissait alors la revue ne lui permirent

pas de mener le projet jusqu'à son terme. A. Leger prit alors contact avec Paulhan par la lettre du 16 mars 1949. Ce dernier l'avait sollicité pour une collaboration aux *Cahiers de la Pléiade*. La fabrication du *Cahier X* en hommage à Saint-John Perse est au centre de la correspondance échangée en 1949 et 1950. En dépit de ses affirmations initiales, et de l'assurance qu'il avait donnée à Paulhan qu'il était maître du choix des contributeurs, Saint-John Perse veilla, de loin physiquement, mais de très près intellectuellement sur la conception du volume. Le succès de ce *Cahier* fut tel qu'en 1958 les deux hommes pensèrent à une nouvelle publication augmentée. Il fallut sept ans pour mener à bien cette entreprise, la liste des contributions ne cessant de s'accroître. La correspondance qu'échangea Paulhan à cette époque avec des proches montre les soucis et les fatigues qu'il en éprouva. Il en fut « martyrisé ». La tâche en elle-même était ardue, mais les exigences, les changements de consigne de Saint-John Perse ne la facilitèrent pas. Pierre Oster fut pour Paulhan un renfort efficace. Et il devait en avoir bien besoin, aux prises d'un côté avec la volonté précise du poète, et les contraintes non moins précises de Gallimard, effrayé par la publication d'un volume qui ne cessait de grossir. Ce fut en définitive Saint-John Perse qui l'emporta, et qui imposa le titre d'Honneur, refusant les autres, comme celui de couronne.

En annexe figurent les dossiers conservés à la Fondation, qui montrent le soin méticuleux avec lequel il contrôla l'élaboration du livre, le même soin dont à la même époque il entourait celle du volume de la Pléiade. On comprend que Paulhan en ait ressenti parfois quelque impatience, et l'ait écrit. C'est que l'œuvre littéraire de Saint-John Perse est plus vaste que l'œuvre poétique. Les brouillons dont on dispose pour certaines lettres d'A. Leger, de la même petite écriture que les brouillons de l'œuvre poétique, montrent que l'activité d'écriture est une, et que chaque lettre est aussi concertée qu'un poème. Fait aussi partie du travail du poète la construction d'une image, celle que nous renvoient les *Œuvres*

complètes de la Pléiade comme l'Honneur. C'est la vie entière qui devient une œuvre. C'est là peut-être l'intérêt majeur de cette correspondance que de révéler cet aspect gommé dans les lettres déjà publiées dans la Pléiade, qui minimisent le rôle de Leger au profit de celui de Paulhan.

Il est vrai que celui-ci fut tout de même énorme, et énorme également le travail que Paulhan fournit pour les « Énigmes ». Conçues tout d'abord comme simple introduction au volume d'Honneur, elles devinrent peu à peu un travail indépendant, puisque les premières pages seules servirent pour l'Honneur. Le manuscrit, dont un fragment est reproduit plus loin, montre combien ce travail exigea de temps et de soins, combien même il tourmenta Paulhan, sans doute parce qu'il représentait un moment important dans cette réflexion générale qu'il conduisait depuis des années sur la contradiction. Saint-John Perse, en désaccord sur certains points de détail, en fit pourtant figurer de larges extraits dans la Pléiade, preuve de l'estime intellectuelle qu'il avait pour Paulhan.

Car, pour reprendre des expressions de Saint-John Perse, c'est bien « dans l'estime » et comme « un pur commerce de l'âme », que s'établit cette attachante correspondance.

NOTE

A l'exception d'un billet de Paulhan, très vague, et qu'il a été impossible de dater et d'une lettre dont on ne possède qu'un court fragment, toutes les lettres que possèdent soit les Archives Paulhan, soit la Fondation Saint-John Perse ont été intégralement publiées. Il a fallu opérer un certain nombre de régularisations. Les œuvres, tantôt soulignées, tantôt signalées entre guillemets, sont toutes ici indiquées en italiques. De même une notation constante a été adoptée pour les sigles : ainsi N.R.F., écrit par l'un ou l'autre tantôt en minuscules, tantôt en majuscules, souligné ou non, est systématiquement transcrit *N.R.F.* En revanche, en dehors de ces cas, les soulignements, majuscules, etc., ont été respectés. J'ai fait figurer en gras les mots

ou expressions ajoutés au-dessus des lignes, et indiqué entre les signes suivants < > les corrections.

On constatera à la lecture que beaucoup de lettres ont dû disparaître. Certaines années, comme 1954, où déjà la correspondance de Paulhan avec Ungaretti était rare, n'offrent pratiquement pas de lettres. La plupart des lettres ne comportaient pas de date, ou des dates incomplètes. Quelques dates avaient été ajoutées, surtout par A. Leger, parfois sans doute à tort. Lorsque des problèmes de datation se sont ainsi posés, ils ont été signalés en notes. Les indices habituels ont évidemment été utilisés pour ces datations ou nouvelles datations : papier utilisé, en-tête (Paulhan écrit souvent sur du papier de la *N.R.F.*, où se lisent les adresses successives de la revue), cachets de la poste sur les enveloppes, etc.

Conformément à la pratique adoptée dans la correspondance entre Jean Paulhan et Giuseppe Ungaretti, j'ai donné peu d'informations en notes sur les personnes citées, et je les ai regroupées dans un fichier. Un index des personnes citées et un index des œuvres citées figurent également en fin de l'ouvrage. On trouvera en annexe les dédicaces de Leger à Paulhan et celles de Paulhan à Leger, une lettre de Jean Paulhan au général de Gaulle à propos d'A. Leger, la liste de tous les numéros de la *N.R.F.* et des *Cahiers de la Pléiade* qui contiennent des poèmes de Saintléger Léger/Saint-John Perse, la correspondance échangée par Saint-John Perse et Albert Henry pour la publication d'*Amers de Saint-John Perse, une poésie du mouvement*, la transcription des dossiers constitués par le poète pour la préparation du volume d'Honneur et la liste des lettres publiées, généralement avec quelques modifications, dans la Pléiade. Je ne me suis pas livrée à une comparaison systématique entre les deux versions. Il est aisé de constater que les suppressions portent sur des détails personnels, et surtout tendent à minimiser le rôle d'A. Leger dans l'organisation de la carrière littéraire de Saint-John Perse.

Pour des raisons de simplicité, j'ai choisi de ne pas distinguer A. Leger et Saint-John Perse. Il est vrai que les lettres de Paulhan s'adressent à Alexis Leger, mais il y est souvent question de Saint-John Perse. J'ai donc désigné Paulhan sous les initiales J.P. et Alexis Leger/Saint-John Perse sous celles de S.J.P. Enfin, j'ai respecté les différentes façons dont sont écrits les noms et pseudonymes d'Alexis Leger, selon les textes et selon les utilisateurs, Léger, Leger, Saintléger Léger, Saint-Léger Léger, etc.

Je remercie tous ceux qui m'ont aidée à résoudre quelques énigmes, au premier rang desquels Jacqueline Paulhan, qui m'a accueillie généreusement aux Archives Paulhan, et a répondu au grand nombre de questions, parfois saugrenues, que je lui posais, enquêtant elle-même auprès des membres de l'Association Paulhan. Je remercie donc à travers elle Jeanine Aeplly, Dominique Aury, André Berne-Joffroy, Marcelle Lachaud, Claire Paulhan. Je remercie également le personnel de la Fondation Saint-John Perse, Françoise Laurens et surtout Corinne Cleac'h qui m'ont aidée dans ma

Correspondance

Saint-John Perse - Jean Paulhan

1925-1966

Tout devait rapprocher Alexis Leger / Saint-John Perse et Jean Paulhan : les amis communs, le goût de l'insolite, et jusqu'à un même engouement pour la pétanque. Ni l'exil ni la maladie ni les soucis de tout ordre ne rompirent le lien qui les unissait. Au contraire il ne fit que croître dans cette longue correspondance. Si derrière les personnages publics, les hommes se laissent pudiquement entrevoir, c'est pourtant la littérature qui est la grande affaire. « *Il n'est d'histoire que de l'âme* » écrivait Saint-John Perse dans *Exil*, et ce n'est pas cette correspondance qui pourrait s'inscrire en faux contre cette affirmation car les événements, publics et privés, y sont jugés à l'aune de leur retentissement sur la vie littéraire.

Il n'y a pas de solution de continuité entre les lettres, la création et la vie. Et c'est « *dans l'estime* », et « *comme un pur commerce de l'âme* », que s'établit cette attachante correspondance.

Édition établie, présentée et annotée par Joëlle Gardes Tamine, professeur à l'Université de Provence et Directeur scientifique de la Fondation Saint-John Perse.

nrf



9 782070 724925



Extrait de la publication

91-XI

A 72492

ISBN 2-07-072492-1

150 FF tc